

Sélection d'ouvrages présentés en hommage  
lors des séances 2014 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.



J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie le volume intitulé *Santi patroni e Università in Europa*, a cura di Patrizia Castelli e Roberto Greci (Centro interuniversitario per la storia delle università italiane, Studi, 21), Bologne, Cooperativa Libreria Universitaria Editrice Bologna, 2013, XII-267 pages in-4°, qui est la publication des actes d'un colloque organisé à Bologne, au printemps 2012, par le Centro interuniversitario per la storia delle università italiane que préside le professeur Gian Paolo Brizzi, de l'Université de Bologne ; cet hommage me donne d'ailleurs l'occasion de signaler le dynamisme de cet organisme, qui n'a guère d'équivalent en Europe, sauf peut-être la Gesellschaft für Universitäts- und Wissenschaftsgeschichte en Allemagne, et qui publie, outre la collection, « Studi », une revue spécialisée (*Annali per la storia delle università italiane*) et organise chaque année un ou deux colloques.

Pour revenir au présent ouvrage, soulignons que, dans le développement actuel des études sur l'histoire des universités européennes au Moyen Âge et à l'époque moderne, les aspects religieux n'ont encore reçu qu'une attention limitée, ce qui est assez paradoxal si on considère l'origine ecclésiastique de l'institution universitaire, l'empreinte religieuse qu'elle en a très longtemps gardée, y compris en pays réformé, et la place qui occupait l'enseignement des disciplines religieuses. C'est dire l'intérêt du présent travail qui s'engage dans une voie assez peu frayée. Certes, l'histoire religieuse des anciennes universités n'est ici abordée que par un biais particulier, celui du culte des « saints patrons » vénérés dans ces universités. Mais il s'agit d'un biais significatif, car il se situe au point de rencontre des dévotions individuelles et des rituels collectifs, des aspirations spirituelles et des revendications identitaires. Il n'est évidemment pas question d'énumérer ou de résumer ici les vingt communications réunies dans ce volume. Deux sont en français, deux en espagnol, les autres en italien. La majorité concerne diverses universités italiennes (Bologne, Padoue, Pérouse, Pise, Pavie, Parme), mais sont également évoqués les exemples de Paris, Louvain, Cracovie et Salamanque ainsi que, de manière plus large, les universités allemandes, castillanes et hongroises. La fin du Moyen Âge et l'époque moderne sont les périodes généralement envisagées, mais quelques communications poussent jusqu'aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Les sources mises en œuvre varient évidemment selon les cas, mais les statuts, les textes hagiographiques classiques (sermons, *vitæ*), la sigillographie, l'iconographie du décor peint ou sculpté des bâtiments universitaires et des églises fréquentées par les universitaires, sont les plus fréquemment utilisés.

Par-delà la diversité des exemples envisagés dans ce volume, est-il possible d'en tirer quelques réflexions générales sur la place des saints patrons et de leur culte dans la vie des anciennes universités ? Notons d'abord que, dans ces milieux savants par excellence qu'étaient les universités, le culte des saints patrons gardait, semble-t-il, un caractère spontané et « populaire » : il n'était pas officiellement institué par les actes de fondation, il ne pouvait s'appuyer sur aucun enseignement officiel, la question de la sainteté, surtout dans ses aspects dévotionnels ou liturgiques, n'occupant, on le sait, qu'une place mineure dans la théologie scolastique ou le droit canon. Relevons ensuite

qu'il n'y avait pas, dans chaque *studium generale*, un mais des saints patrons ; non seulement plusieurs saints pouvaient être simultanément vénérés à titre de saints patrons dans la même université, mais au(x) patron(s) de l'université, s'ajoutaient ceux des facultés, des nations, des collèges, etc. ; chaque composante de l'université avait en fait ses dévotions et ses fêtes propres. C'est dire le rôle identitaire que jouaient au premier chef ces figures de sainteté ; autant que l'unité et la solidarité globale de l'*universitas magistrorum et scholarium*, le culte des saints patrons en exprimait la diversité, diversité des origines et des vocations, et permettait à chacun de se retrouver en communion avec ses compatriotes ou ses camarades habituels d'études. Ce rôle identitaire du culte des saints patrons explique la coïncidence parfois observée en Italie entre cultes civiques et cultes universitaires, par exemple au profit de saint Ercolano à Pérouse, il explique aussi la variété des figures de sainteté vers lesquelles se portait la vénération des maîtres et des étudiants, des figures traditionnelles d'apôtres, de martyrs ou de confesseurs voisinant avec des saints modernes, parfois attendus (François d'Assise pour les Mineurs, Thomas d'Aquin pour les Dominicains, Bernard de Clairvaux pour les Cisterciens, Ignace pour les Jésuites au XVI<sup>e</sup> siècle), parfois plus surprenants (pourquoi la nation de France, à Paris, a-t-elle pris comme saint patron l'assez obscur archevêque Guillaume de Bourges ?) ; naturellement, les saints régionaux, nationaux ou dynastiques ne manquent pas (saint Yves pour les Bretons et saint Firmin pour les Picards, Thomas Becket pour les Anglais de Bologne et le roi martyr Edmond pour ceux de Paris, sainte Edwige à Cracovie, saint Louis au collège de Navarre, Charlemagne pour les étudiants allemands, etc.).

Tout ne se ramène cependant pas à ces figures identitaires ; la convergence de plusieurs communications réunies dans ce volume montre qu'un peu partout en Europe, trois saints ont joué un rôle majeur comme saints patrons des universités médiévales : la Vierge, sainte Catherine, saint Nicolas. Je signale en particulier ici la belle étude de Simona Negruzzo, « Santa Caterina d'Alessandria e le università d'Occidente », aux p. 33-54. On saisit aisément la signification de ces trois cultes – dont deux, notons-le, s'adressaient à des figures féminines – pour les maîtres et étudiants médiévaux : il s'agissait d'implorer l'intercession de la Vierge des miséricordes, de célébrer, avec la jeune martyr d'Alexandrie, la victoire de la philosophie chrétienne sur le paganisme, de fêter, par des jeux plus ou moins innocents, le saint protecteur des écoliers et des jeunes étudiants, surtout ceux de la faculté des arts. On voit qu'on n'était plus, dès lors, dans la simple commémoration de figures identitaires, mais dans l'adhésion collective à des dévotions plus profondes, révélatrices de mentalités et de spiritualités sans doute assez répandues dans les milieux intellectuels. C'est en ceci que ce livre novateur est une invitation à entreprendre, par d'autres biais, d'autres recherches sur la vie religieuse dans les anciennes universités européennes. »

Jacques VERGER  
17 janvier 2014